

Impressions d'automne

Autor(en): **L.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **23 (1955)**

Heft 9: **Die Schweiz = La Suisse = Switzerland**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Impressions d'automne

par L. B.

J'avais décidé de passer des vacances tranquilles, aussi loin que possible du tumulte des stations d'étrangers. Dans un village reculé d'une vallée du Tessin, je découvris ce que je cherchais : une vieille maison de maîtres, un peu délabrée, entourée d'un grand parc sauvage.

Il n'y avait que peu de pensionnaires : quelques couples qui séjournaient dans la paix de leur vie conjugale et n'échangeaient guère qu'à l'heure des repas quelques mots avec les hôtes d'une table voisine. Je préférais qu'il en soit ainsi, car j'étais venu chercher la paix et le silence dans l'espoir de me libérer de souvenirs qui m'avaient accablé pendant tant de mois.

Le ciel était éternellement bleu et j'aimais, chaque matin, monter au-dessus de la vallée, emportant avec moi mon bloc à dessin, mes pinceaux et un bouquin. J'avais cependant rarement envie de travailler ; je préférais marcher, découvrant sans cesse quelque chose d'autre à admirer. A mesure que je m'élevais, l'horizon se dégagait et je sentais mon cœur s'alléger. Le soir qui succédait à chacune de ces journées radieuses me ramenait à la vallée ; je redescendais dans la pénombre des forêts de châtaigniers pour rejoindre les êtres humains. Je retrouvais mes couples heureux qui mangeaient gaiement tandis que, seul à ma table, je me réjouissais que le repas fut achevé. Que restait-il de la splendeur de cette journée alors que la nuit voilait l'éclat de la nature et me plongeait, solitaire, dans toute la tristesse de son silence, privé de la compagnie que je redoutais mais dont j'avais cependant un si grand besoin. Alors, tandis que les autres regagnaient leurs chambres heureux, de leur présence réciproque, j'étais dans le parc lourd de solitude et d'amertume. De retour dans ma chambre, je me demandais si je ne ferais pas mieux de rentrer chez moi et y reprendre ma tâche, mais à la nuit succédait un nouveau matin dont la splendeur me consolait.

Un jour, je restai endormi. Comme je n'avais plus assez de temps pour faire une longue course, je descendis en flânant jusqu'au bas du village, admirant en passant les rustiques demeures si pittoresques. Finalement, je sortis mon bloc de ma poche. Pendant que j'étais appliqué à étendre les couleurs sur mon carton, un jeune Tessinois apparut sous le porche de la maison que j'étais en train de peindre. Il s'arrêta un instant, puis, tout en s'excusant, s'écarta pour ne pas me masquer la vue. C'était un jeune homme aux beaux yeux sombres, à la bouche rieuse, un être dont le regard m'enveloppa comme une caresse. Il me salua, fit quelques pas dans ma direction, puis obliqua brusquement pour disparaître dans l'obscurité d'une ruelle. Je restai longtemps encore devant ma feuille de papier, mais, finalement, il me fallut rentrer.

Le lendemain, vers midi, je travaillais à un petit paysage. Je m'étais assis sur la barrière du vieux pont de bois, à l'ombre des châtaigniers, mon carton sur les genoux. Le pont était situé en contre-bas du village, de sorte que les gens qui rentraient de Lugano devaient le traverser. Je me dépêchais, car la fin de la semaine approchait et, avec elle, le terme

de mes vacances. Quelqu'un vint à passer, mais je ne le regardai pas. J'entendis alors une voix douce et cordiale qui me saluait et qui ne m'était pas inconnue: c'était le jeune Tessinois d'hier.

Cette fois-ci, il s'approcha de moi, regardant tour à tour mon modeste travail et le sujet que je peignais. Tout en hésitant un peu, il se mit à me parler du chemin qui était fatigant, de la chaleur exceptionnelle de cet automne et me demanda si je me plaisais ici. A la réponse que je lui fis dans mon drôle d'italien, il me regarda de ses grands yeux rieurs qui me remerciaient du bien que j'avais prononcé sur son pays. Il me tendit la main et regagna le village. Et, de nouveau, il me sembla que le bonheur avait doucement passé près de moi.

Le samedi, je descendis à Lugano pour y goûter le vin nouveau. Je m'y attardai, car il faisait magnifique, au bord du lac. A la nuit tombante, je pris le car postal pour regagner mon village. Il était animé d'une foule joyeuse qui venait également de déguster le «nouveau». A chaque village, il montait toujours du monde et je dus bientôt céder ma place à une brave vieille qui rentrait chez elle. Nous avions fait déjà la bonne moitié du chemin lorsqu'à un nouvel arrêt mon jeune Tessinois monta, accompagné de plusieurs camarades. Tous riaient et plaisantaient: le vin nouveau déployait manifestement ses plus heureux effets! L'auto postale était faiblement éclairée; mon jeune ami se trouvait tout près de moi, mis il ne m'avait pas remarqué. Il me tournait le dos et, sans s'en douter, s'appuyait légèrement sur mon bras par lequel je me tenais à la poignée. Il ne semblait pas se préoccuper autrement des violents soubresauts que la route cahoteuse imprimait au véhicule. Or, la vallée se resserant de plus en plus, au premier virage très aigu, le jeune homme perdit l'équilibre. Ses épaules heurtèrent mon bras et ses cheveux noirs caressèrent mes joues. Alors, timidement, sans qu'il puisse s'en douter, mes lèvres, toutes chargées d'un désir pur, esquissèrent un baiser qui vint expirer dans la masse soyeuse de son abondante chevelure.

Le lendemain, jour de mon départ, le temps était maussade et froid, rendant inhospitalière la vallée d'ordinaire si accueillante. Cela ne m'importait guère, car j'avais hâte de me retrouver chez moi. Le souvenir d'un instant fugitif d'une joie intense inondait mon âme et me donnait un nouveau courage. Par trois fois en peu de temps, le souffle du bonheur m'avait effleuré me rendant l'espérance en la réalisation d'un beau rêve.

(Traduit par Tibert.)

L'amour entre hommes

Réflexions sur l'Amour homophile, écrites par Heinrich Hössli, Glaris, 1784—1865.

Tout notre comportement à cet égard découle uniquement, comme chacun sait, de la conception: «ce n'est pas suivant la norme». Or, le peuple le plus humain et le plus éclairé qui ait jamais vécu, que nous n'avons devancé en rien si ce n'est par quelques découvertes en mécanique et en physique et par nos machines (dont l'humanité actuelle est la